



TRACY REES

LES LILAS
DE
GARROWGATE
HALL



CHARLESTON

TRACY REES

LES LILAS DE GARROWGATE HALL

Angleterre, 22 avril 1897.

Il est trois heures du matin lorsque Rowena Blythe prend la plus folle décision de sa vie : quitter le confort de la société aristocratique qui l'a toujours choyée pour suivre son amant, un peintre polonais, au pays de Galles. Une décision à la fois dangereuse, insensée... et tout à fait enivrante.

Mais très vite, Rowena découvre un autre visage de l'artiste romantique et exalté dont elle est tombée amoureuse. Un homme brutal, caractériel et volage qui l'abandonne sans ressource. Rejetée par sa famille, Rowena ne peut compter que sur sa volonté et sa détermination pour survivre.

A-t-elle signé sa ruine ou est-ce au contraire la chance qu'elle attendait de partir à la conquête de son propre destin ?

Une histoire de sororité et d'entraide portée par des femmes prêtes à tout pour conquérir leur liberté.

« LA PLUS REMARQUABLE DES NOUVELLES
VOIX DU ROMAN HISTORIQUE. »

Lucinda Riley

Traduit de l'anglais par Jessica Shapiro

ISBN : 978-2-38529-349-9



9 782385 293499

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : Louise Cand

Photographie : © Ildiko Neer /

Trevillion Images



FABRIQUE
EN FRANCE



ÉDITIONS
ÉCORESponsables



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LILAS
DE GARROWGATE HALL

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Les Secrets de Silvermoor, 2023

Le Manoir aux roses, 2022

Titre original : *The Elopement*

© Tracy Rees, 2022

Tous droits réservés.

Première publication en langue anglaise en 2022 par Macmillan, une marque de Pan Macmillan, une filiale de Macmillan Publishers International Limited.

Traduit de l'anglais par Jessica Shapiro

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-349-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Tracy Rees

LES LILAS
DE GARROWGATE HALL

Roman

*Traduit de l'anglais
par Jessica Shapiro*


CHARLESTON

Pour Kat, Patsy et Becky

Pansy

Highgate, Londres, 1897

JEUDI, MI-FÉVRIER. Il faisait froid et sombre, la pluie et le vent martelaient le toit du grenier. Une journée des plus réticentes. Mais les jeudis étaient sacrés aux yeux de Pansy. Même pendant la vague de froid de janvier, elle s'était frayé un chemin à travers la neige profonde et craquante chaque jeudi, car c'était son jour de congé et qu'elle rentrait chez elle.

À la lueur de la bougie, elle examina son reflet dans le petit miroir ébréché que Maisie, une autre bonne, avait apporté là-haut. Le verre était obscur et taché, la lumière vacillante, mais elle parvenait à distinguer son nouveau chapeau bleu posé sur les ondulations châtain qu'elle portait habituellement enroulées sous une coiffe de domestique et, pour une fois, ses yeux verts

paraissaient pleins d'espoir. Elle détourna le regard des rides amères qui commençaient à pincer les commissures de ses lèvres et dévala l'escalier : deux, trois, quatre étages, puis un autre pour rejoindre le sous-sol. Dans un instant, elle franchirait la porte de la cuisine ; la matinée l'attendait et son cœur bondit dans sa poitrine. Qu'importaient la pluie battante et l'obscurité, il faudrait une force plus puissante encore que la nature pour empêcher Pansy d'aller à Elstree un jeudi. Or à Garrowgate Hall régnait effectivement une force plus puissante que la nature : les exigences de sa maîtresse, Maude Blythe.

Mme Clarendon, la gouvernante qui faisait respecter ces exigences, rôdait dans l'ombre du couloir dallé et plein de courants d'air du sous-sol.

— Charlotte est malade. On a besoin de vous, annonça-t-elle en apercevant Pansy.

Avec ces huit mots, Pansy vit son fabuleux jeudi – le sourire de sa mère, les câlins de sa sœur, la cuisine familiale et tous les autres plaisirs d'une journée à Elstree – disparaître en fumée.

— C'est mon jour de congé ! s'alarma Pansy. Madame Clarendon, s'empres-sa-t-elle d'ajouter.

— J'en suis parfaitement consciente. Mais croyez-vous que Madame s'en soucie ?

— Pas le moins du monde, répondit Pansy avec une certaine rancœur, oubliant un instant ses bonnes manières.

— Veuillez changer de ton. Remontez enfilez votre uniforme. Il n'y a pas une minute à perdre, la maison ne va pas se tenir toute seule.

Pansy en savait quelque chose. La ribambelle de tâches quotidiennes était interminable, leur monotonie implacable. Elle n'avait d'autre choix qu'obéir. Cependant,

elle fut un instant incapable de bouger, clouée au sol par la déception.

— Mais ma mère m'attend. Elle va s'inquiéter. Je ne peux pas manquer à mes engagements.

— Vous devriez plutôt vous soucier de ne pas manquer à votre devoir envers Mme Blythe, la femme qui paie vos gages et à qui vous devez votre loyauté.

Pansy, qui pourtant se fichait complètement de faire faux-bond à Mme Blythe, se contenta de dire :

— Oui, madame Clarendon. Mais quand est-ce que je rattraperai ma journée ? Est-ce que je pourrai échanger avec une des autres filles samedi ou dimanche ?

L'intendante souffla et leva les yeux au plafond.

— Et comment voulez-vous qu'on s'y prenne ? Pour l'amour du ciel, petite, vous pourrez y aller jeudi prochain, ce n'est que dans une semaine.

— Mais c'est dans mon contrat, madame Clarendon ! Excusez-moi, mais ça l'est. Un jour de congé par semaine ! C'est une des clauses de mon emploi, madame !

Pansy se rendait compte qu'elle ponctuait ses propos de points d'exclamation, mais elle frémissait d'indignation.

— Se dévouer quand on a besoin de vous aussi. Je ne vais pas continuer à débattre, Tilney. Allez vous changer ou trouvez-vous un nouveau poste.

Clarendon tourna les talons et disparut, engloutie par la cuisine.

Pansy ne parvenait toujours pas à bouger. *Ce n'est qu'une semaine.* À l'entendre, une semaine ne représentait qu'un bref interlude, alors que pour Pansy c'était un désert s'étendant sur des milliers de kilomètres. Mais ce n'était pas que cela. Ses jeudis contribuaient plus à sa survie que l'eau et la nourriture, elle le croyait fermement. Ils lui permettaient de supporter la semaine à venir. Son séjour chez elle était le moment de son

existence qu'elle chérissait le plus ; le seul où elle se sentait vraiment elle-même. Le reste du temps, elle ne savait plus trop qui Pansy Tilney était devenue.

Depuis qu'elle avait commencé à travailler en tant que domestique pour la prospère famille Blythe sept ans plus tôt, sa personnalité s'était estompée, ses espoirs s'étaient érodés et toutes ses plus belles qualités avaient été remplacées de façon méthodique, une à une, par des qualités moins admirables. Elle n'était plus que Tilney, un être fonctionnel. Il n'y avait que le jeudi qu'elle pouvait retrouver un peu de celle qu'elle était autrefois, avant de partir de chez elle à l'âge de seize ans pour se lancer dans ce qui aurait dû être une grande aventure.

Elle se résolut enfin à faire demi-tour et à remonter à l'étage d'un pas traînant, s'aventurant dans l'escalier principal, qui se trouvait plus près ; elle avait déjà trop traîné et Mme Clarendon commencerait bientôt à piaffer d'impatience. Après tout, la famille dormait encore à cette heure-ci. Or, comme si sa journée n'était pas déjà suffisamment catastrophique, elle heurta de plein fouet sa maîtresse sur le palier du deuxième étage.

— Je vous demande pardon, madame, marmonna-t-elle, gardant la tête baissée et se décalant sur le côté.

Les serviteurs étaient censés rester silencieux et invisibles, telles des bonnes fées qui faisaient le travail et veillaient à ce que tout aille comme sur des roulettes afin que la famille puisse jouir de ses journées raffinées en ayant l'illusion que la vie se déroulait naturellement ainsi.

C'était particulièrement vrai chez les Blythe. Certains employeurs recherchaient l'assiduité, l'honnêteté et la volonté de travailler dur quand ils embauchaient leurs domestiques. Les Blythe, eux, cherchaient cela et plus encore : un physique agréable, une voix douce, une taille considérable, une carrure gracieuse, un pas léger,

la capacité à rester hors de vue et parfaitement propre, même en nettoyant l'âtre ou en vidant les seaux à ordure et à savoir de façon intuitive quand ils allaient croiser le chemin d'un Blythe pour mieux s'éclipser. Pansy remplissait admirablement chacune de ces conditions, mais il n'était pas prévu qu'elle travaille ce jour-là. Ses sens l'avaient abandonnée un bref instant. Et depuis quand Maude Blythe était-elle debout et habillée de pied en cap à 7 heures du matin ?

Elle se fraya un passage en douce, espérant que si elle ne regardait pas sa maîtresse, celle-ci ne la remarquerait pas. Hélas, non.

— Attendez.

La voix était impérieuse. Elle aurait pu briser du verre. Pansy s'arrêta.

— Tournez-vous !

Pansy se retourna et leva les yeux à contrecœur. Maude Blythe portait du pourpre et son regard bleu pâle était consterné.

— Qui êtes-vous et que faites-vous chez moi ?

— Je suis Tilney, madame, la femme de chambre. C'était mon jour de congé mais une des autres filles est malade. Mme Clarendon m'a croisée alors que je sortais et m'a envoyée me changer. Je me suis dévouée.

Il y eut un petit silence, durant lequel qui sait quelles pensées traversaient l'esprit de Mme Blythe. Puis elle dit : « Ah », et s'éloigna.

Pansy la regarda disparaître, sentant son visage se contorsionner en une grimace incrédule. La maîtresse n'avait pas prononcé la moindre parole de commisération ou de remerciement. Elle ne reconnaissait même pas ses propres employés quand elle les voyait sans uniforme. Enfin, rien d'étonnant à cela : elle ne les regardait jamais. La dernière fois que Mme Blythe l'avait

regardée droit dans les yeux remontait au jour où, sept ans auparavant, Pansy lui avait été présentée après avoir été embauchée. Croyez-le ou non, Pansy était heureuse et fière, à l'époque.

Elle gravit les dernières marches menant à la mansarde et s'affala sur le lit. Elle partageait sa chambre avec deux autres filles, Lou et Maisie, mais celles-ci trimaient déjà depuis deux heures. Retirer son manteau et son corset lui parut plus difficile que porter des seaux d'eau ou du bois de chauffage. Elle peinait à croire que son jeudi, son délicieux jeudi, lui avait été confisqué.

— Vous en avez mis, du temps, lança Mme Clarendon quand Pansy apparut enfin dans la cuisine, vêtue de son uniforme du matin aux motifs bleu clair, de son tablier blanc et de sa coiffe blanche.

L'après-midi, elles revêtaient une robe noire, un tablier blanc et une coiffe blanche ornée de rubans. Quelle étrange sensation que d'être en tenue de travail alors que vingt minutes plus tôt, elle portait ses propres vêtements, prête à redevenir Pansy.

— Apprêtez le salon. Fleurs fraîches, feu de cheminée. Ah, et le jeudi est le jour des tapis. Sortez-les et battez-les. Miss Blythe attend Miss Crawford – oh, je devrais l'appeler la jeune Mme Blythe, maintenant ! J'oublie sans cesse. Allons allons, on se dépêche.

— Quelle poisse, ma pauvre Pansy, murmura Lou qui passait d'un pas pressé avec un seau à ordures.

Pansy commença par le feu, puis s'attaqua aux tapis des Indes, un à la fois. Il y en avait six dans le salon, tous aux tons bleu turquoise, bleu pastel et or. Ils étaient énormes et lourds. Elle porta le premier dans la cour et peina à le hisser sur la corde. Après quoi elle le battit comme si sa vie en dépendait.

La pluie tombait encore, moins drue qu'avant. À chaque coup, Pansy visualisait le visage parfait de Rowena Blythe et s'imaginait en train de lui donner une belle raclée, envoyant ses dents d'une blancheur éclatante au fond de sa longue gorge de cygne et laissant sur sa peau satinée des hématomes couleur raisin. Puis, pour varier un peu, elle visualisa la mère de Rowena, Maude Blythe. Puis son père. Lorsqu'elle s'attaqua au deuxième tapis, elle s'imagina rosser la vieille Clarendon puis la jeune Mme Blythe, anciennement Verity Crawford, qui avait épousé le fils aîné des Blythe à Noël. Une fois certaine de s'être suffisamment défoulée sur Verity Blythe, elle recommença à imaginer Rowena. Elle haïssait Rowena par-dessus tout.

Quand est-ce que je suis devenue cette personne-là ? se demanda-t-elle, rapportant le dernier tapis au salon et le reposant à sa place devant le divan de damas doré.
Quand est-ce que toute cette haine s'est immiscée en moi ?

Alors qu'elle quittait la pièce en quête de fleurs pour remplir les vases et les carafes en cuivre ou en cristal, elle croisa John Hobbs, le premier valet de pied et l'amour de sa vie.

— Bonjour, Pansy ! s'exclama-t-il, lui décochant son fameux sourire enjoué. Que faites-vous ici un jeudi ?

— Bonjour, John. Charlotte est tombée malade. La vieille Clarendon m'a mis le grappin dessus au moment où je sortais. Je ne peux pas partir.

— C'est terrible.

John savait mieux que quiconque combien les jeudis comptaient aux yeux de Pansy. Ils étaient amis, tous les deux ; ils bavardaient, riaient et se confiaient l'un à l'autre. Ils travaillaient ensemble depuis sept ans, vivaient sous le même toit et, au milieu des nombreux employés, avaient aussitôt noué de bonnes relations. John disait

souvent qu'il considérait Pansy comme une sœur – ce qui la rendait folle. Cela n'allait pas plus loin, car aussi désespérément amoureuse que fût Pansy de John, John l'était de quelqu'un d'autre. C'était voué à l'échec, il le savait, et Pansy attendait avec fébrilité en coulisse qu'il décide de se donner une chance de connaître le bonheur. Être son deuxième choix ne la dérangerait pas du moment qu'elle pouvait être avec John Hobbs, l'homme le plus gentil qu'elle ait jamais rencontré.

Cependant son amour était inébranlable – même si, pour sa part, l'objet de son affection ne connaissait sans doute même pas son nom. John n'étant ni duc, ni lord, ni un fichu roi, jamais elle ne se douterait de la bonté et de la noblesse de son cœur. Ainsi se retrouvaient-ils tous deux coincés ici ; Pansy condamnée à suivre John à la trace, et John à traîner révérencieusement dans le sillage de Rowena Blythe.

2

Rowena

— **J**E HAIS LE MOIS DE FÉVRIER. Quelle misère. On a l'impression qu'il n'arrivera jamais plus rien de plaisant.

Ainsi parle Verity Crawford, ma meilleure amie, ou devrais-je dire Verity Blythe, car elle vient d'épouser Felix, mon frère aîné. Je suppose que cela fait de nous des sœurs.

— Rowena ! M'avez-vous entendue ? Vous êtes à des années-lumière, ma chère.

— Oui, février. C'est terrible, vous avez raison.

Je pousse un soupir et sonne pour qu'un domestique vienne attiser le feu.

Je me trémousse sur le divan de soie verte, peinant à trouver une position confortable. J'ai trop mangé au petit déjeuner, et je traîne un tel ennui... Je ne sais pas ce qui cloche chez moi ces derniers temps. J'ai dû

entendre Verity tenir ce genre de propos chaque mois de février depuis dix ans, et, d'ordinaire, je suis d'accord avec elle. Mais cette année, en raison de mon spleen et mon insatisfaction, je doute que le début de la saison des bals de printemps améliore la situation. À vrai dire, la perspective me lasse déjà. Voilà qui est inquiétant ; si l'idée d'un bal ne parvient pas à me requinquer, que reste-t-il ?

— Une pléthore de fêtes pour Noël et le Nouvel An puis... plus rien, insiste Verity, étirant sa nuque à gauche et à droite. Un désert social.

Elle esquisse une petite moue insatisfaite. Je suis censée renchérir, je sais. Nous sommes amies depuis nos cinq ans, si bien que nos conversations suivent une trame que je connais par cœur. Mais à la vérité, je ne crois pas pouvoir exprimer mes doléances sous forme de mots. Je ne pense pas qu'elles aient un rapport avec la torpeur de février ou les pages blanches de mon journal intime. Avec quoi, alors ? Impossible de mettre le doigt dessus. La réponse rôde dans les marges comme un fantôme, danse au-dessus de mon cœur telle l'ombre d'un oiseau de passage.

— Bien sûr, en tant que femme *mariée*, les joies de la vie maritale permettent au moins de me distraire, reprend Verity, les yeux soudain pétillants. Vous ne bénéficiez pas de pareilles distractions, ma chère. Je dois dire que votre frère est un mari des plus... attentifs. Entre nous, vous savez, le côté physique du mariage s'avère...

Mais quelqu'un frappe à la porte et une bonne entre pour tisonner les braises ; je dois donc attendre – Dieu merci – avant de découvrir ce que pense Verity de l'aspect physique du mariage ; nous ne parlons jamais devant les domestiques. Je jette un coup d'œil nonchalant à

celle-ci. Elle est assez jolie, avec des cheveux châtain et de grands yeux verts, mais elle arbore une mine parfaitement insolente. Elle plante le tisonnier dans les flammes mourantes comme si le feu était le cœur de son pire ennemi. Je me demande à qui elle songe ce faisant. Je détourne le regard, mal à l'aise. J'ai l'impression que ces mouvements exagérés sous-entendent quelque chose. « Vous ne pouvez pas attiser le feu vous-même ? semblent-ils protester. Il est à un mètre de là où vous êtes assises. »

Je me demande soudain ce qu'ils pensent de nous – les domestiques, j'entends – et ce qu'ils font de leurs journées quand ils ne sont pas devant nous à nous servir la soupe ou à nous friser les cheveux. Là ! Le voilà, ce changement que je sens en moi. Je ne me posais jamais ce genre de questions autrefois. Je ne connais personne qui se les pose. Mais dernièrement, la vie me paraît pleine de points d'interrogation.

Est-ce le tournant de l'année qui les a précipités ? Dans quelques mois, en juin, aura lieu le jubilé de diamant – et quantité de célébrations qui raviront Verity ! – car cela fera soixante ans que la reine occupe le trône. Je suppose que c'est là matière à réflexion. Ou était-ce la surprise – ou devrais-je dire le choc – de voir ma meilleure amie épouser mon frère sans préavis ou presque ? Je soupçonne que cela remonte à plus loin encore.

En août dernier, un grand bal de charité a été organisé dans le but de lancer la fondation Westallen, une noble cause visant à venir en aide aux infortunés et blablabla. Je vois rarement Olive Westallen, qui est à l'origine de cette fondation, pourtant lorsque nos chemins se croisent, elle a sur moi un effet troublant. Comme moi, elle est fabuleusement riche. Comme moi, elle est privilégiée, choyée et se fait plaisir. Sauf que, comparée

à la façon dont Olive mène sa vie, la mienne semble... petite. Sans couleur. Voire... vaine ? Dans quel monde est-ce que *moi* j'établirais une fondation caritative, pour l'amour du ciel !

La bonne fourre le tisonnier dans son support et quitte la pièce d'un pas raide. Je remarque qu'elle a une bien jolie silhouette.

— Mon Dieu ! s'exclame Verity une fois qu'elle a disparu. Qu'a-t-elle donc, celle-là ? Avez-vous vu sa tête ? Heureusement pour elle que Mère n'était pas là, ou elle serait déjà à la porte.

Depuis son mariage, Verity a pris la fâcheuse habitude d'appeler mes parents Mère et Père. Elle appelle les siens Maman et Papa, mais tout de même, il m'arrive de m'embrouiller. Elle a raison sur un point : Mère (la mienne, pas la sienne) a déjà congédié des domestiques pour moins que cela par le passé.

— Rowena ! lance-t-elle, exaspérée. M'avez-vous entendue ?

— Oui, oui. Comment saurais-je ce qui ne va pas chez elle ? Un problème avec un amoureux, sans doute.

— Ou peut-être des menstrues particulièrement douloureuses. Je l'espère. Cela lui apprendra à se présenter ici de la sorte alors que nous essayons de passer une agréable matinée.

Je regarde Verity. Elle se montre parfois étonnamment méchante. Et elle dit souvent des choses fort disgracieuses. Parler de menstrues, et avant 11 heures du matin par-dessus le marché ! Je me demande si les domestiques ont leurs menstrues. Je suppose que oui. Et voilà que je m'y mets aussi, pour l'amour de Dieu ! Je n'aimerais pas rester debout toute la journée dans ces moments-là, mais peut-être la douleur est-elle moins forte chez les personnes de cette catégorie. Je suis

sûre qu'elles sont beaucoup plus robustes que moi. Je m'approche de la fenêtre pour penser à autre chose mais la vue extérieure n'est point salubre. Il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors.

La porte s'ouvre de nouveau ; cette fois, c'est Père. Il a beau n'être pas le plus grand des hommes, il dégage une présence phénoménale avec son épaisse moustache, ses yeux perçants et sa mine autoritaire.

— Ah, Rowena, vous voilà. J'ai besoin de vous parler. Bonjour, Verity. À nouveau parmi nous ?

— Bonjour, Père, répond Verity. Oui, je voulais avoir une conversation à cœur ouvert avec Rowena.

— Pour refaire le monde ? demande Père avec un petit rire. Parler de tous les sujets importants : les fêtes et les bals.

— Exactement ! s'écrie Verity. Et de la qualité des domestiques qui est en baisse. Vous savez, ce matin...

— Pour quelle raison vouliez-vous me voir, Père ?

J'interromps Verity qui n'hésiterait pas à mettre cette fille dans le pétrin, et s'il est vrai que celle-ci s'est montrée scandaleusement effrontée, je ne suis pas convaincue que tisonner les braises avec trop de fougue mérite un tel tapage.

— Nous avons décidé de faire peindre votre portrait.

— *Encore ?*

— La dernière fois remonte à près de cinq ans. Votre mère en veut un qui soit à jour. Debout sur les marches du grand escalier ou que sais-je encore. Elle vous expliquera. Je suis seulement venu vous prévenir que l'on aura besoin de vous lundi. Réservez votre semaine, je vous prie. J'ai engagé Lethbridge.

Mon cœur se serre. Verity pousse un cri d'enthousiasme.

— Oui, poursuit mon père. C'est l'artiste du moment, juste après Joshua Reynolds, mais de nos jours *tout le*

monde possède un Reynolds. Nous souhaitons quelque chose de plus distinctif. Lethbridge a peint votre portrait, Verity, n'est-ce pas ? Obtenir son engagement a pris du temps, mais Maude ne veut que le meilleur.

— Oui, en effet, remarque Verity. Splendide, cela fera passer le temps pendant une semaine. Vous savez, Père, nous disions justement que...

Mais Père est déjà parti ; sa tolérance pour les conversations féminines en général est plutôt limitée. Je pousse un gémississement.

— Qu'y a-t-il, encore, Ro ? soupire Verity. Vous êtes d'un grognon aujourd'hui, c'est consternant. Vous devriez être ravie ; la réputation de Lethbridge s'accroît de mois en mois. Il peint les membres de la famille royale, vous savez. C'est un artiste terriblement talentueux, je vous assure. Et un fieffé coquin. Vous ai-je raconté ? Quand il m'a peinte, il a ajusté mes ornements de cheveux et sa main a frôlé ma poitrine. Eh bien, imaginez-vous qu'il a trouvé nécessaire de l'ajuster plusieurs fois par la suite, chaque fois de la même façon. J'ignorais si je devais être scandalisée ou divertie.

Elle éclate de rire, le visage rosissant à l'évocation de ce souvenir.

Oui, je le savais. Oui, Verity me l'a dit. D'où ma réticence. Je ne sais pas comment Verity peut trouver cela drôle. Je détesterais qu'un vieux satyre quinquagénaire aux longs cheveux en bataille caresse ma poitrine au nom de l'art. J'en vomirais sur ses chaussures. Mais ce n'est pas le genre de choses dont je peux parler à Mère ou Père. Une fois qu'ils prennent une décision, celle-ci est gravée dans le marbre. Je garde le silence et Verity soupire.

— Je m'ennuie, dit-elle, puis elle se lève et s'approche de la cheminée.

À mon grand étonnement, elle attrape le tisonnier et lance une braise sur le tapis. Le bout de charbon roule un peu plus loin, laissant des traces noirâtres.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demandé-je, horrifiée. Verity sonne la cloche.

— Je dirai à la bonne que c'est *elle* qui l'a fait, et je la réprimanderai pour un travail bâclé. Puis je lui ordonnerai de nettoyer. Ça lui apprendra.

Je ne sais que répondre. Verity est ma plus proche compagne. D'aussi loin que je m'en souviens, elle a toujours été à mon côté ; nos liens d'amitié et d'affection sont profondément ancrés. Mais parfois, ces derniers temps, je me surprends à me demander si je l'apprécie vraiment.

Pansy

CHAQUE DIMANCHE MATIN, toute la maison-née Blythe, famille et personnel compris, se rendait à l'église St Michael à Highgate Hill. C'était obligatoire. L'église se trouvait à dix minutes de marche de Garrowgate Hall, en montée. Bien entendu, les membres de la famille ne marchaient pas, ils voyageaient en carrosse.

Les domestiques quittaient la maison à 10 heures moins le quart et gravissaient trois par trois la colline de Highgate West. Ils formaient une impressionnante file indienne car ils étaient vingt-trois au total : le majordome, M. Benham ; l'intendante, Mme Clarendon ; un sous-majordome et une sous-intendante ; la cuisinière ; trois valets de pied ; quatre aides-cuisinières ; quatre femmes de chambre ; deux femmes de chambre en chef ; trois bonnes ; une fille de cuisine et un « homme

à tout faire ». Ils marchaient toujours selon la même configuration.

La place de Pansy se trouvait au milieu de la procession sur la gauche, du côté des murs et des garde-corps. Elle était flanquée de Lou, elle-même flanquée d'une des Sarah – il y en avait trois –, côté rue. Pansy pouvait voir la silhouette élancée de John quelques rangs plus loin. Tous les valets de pied étaient grands, mais Pansy l'aurait reconnu parmi mille, même en n'apercevant que l'arrière de sa tête. Mme Clarendon ouvrait la marche et M. Benham la fermait.

— T'as l'air de déborder de joie printanière, toi, fit remarquer Lou dans sa barbe, les domestiques n'étant pas censés parler.

— Chut, répondit Sarah, qui était du genre moralisatrice – contrairement aux autres Sarah, deux jeunes femmes bonnes vivantes et enjôleuses lorsque l'occasion se présentait.

Lou leva les yeux au ciel.

— Quel printemps ? fulmina Pansy, scrutant avec humeur le firmament gris acier.

Au moins ne pleuvait-il pas. Il n'y avait rien de pire que de rester assise une heure durant à écouter les sermons ennuyeux à mourir du révérend Astley, si ce n'était le faire trempée jusqu'aux os.

— Je te l'accorde, convint Lou.

Elle était la seule domestique de Garrowgate Hall à parler avec l'accent cockney, bien que le sien se soit atténué depuis son arrivée trois ans plus tôt et qu'elle puisse le perdre totalement au besoin. Pansy ne savait pas comment elle avait persuadé Clarendon de lui confier le poste, sachant que les Blythe tenaient à ce que leur personnel soit agréable à voir et à entendre, mais il était vrai que Lou ne s'avouait jamais vaincue. Elle avait la peau

dure, contrairement à Pansy ; les affronts et les indignités de la vie domestique à Garrowgate Hall lui passaient par-dessus la tête. Quand Pansy avait dit à Lou combien elle l'admirait, Lou s'était contentée de hausser les épaules. « C'est mieux que ce que j'avais avant, pas vrai ? »

Sans doute avait-elle raison, songea Pansy. Finalement, peut-être que travailler pour les Blythe n'était pas la pire chose au monde, mais en comparaison avec sa vie d'avant, c'était épouvantable. Son enfance avait été si heureuse. Cela signifiait-il qu'elle avait de la chance ? Ou tout le contraire ? Pansy n'en avait aucune idée. Les Blythe trouvaient peut-être harmonieux de s'entourer d'un groupe de domestiques raffinés ; Pansy, elle, trouvait cela cruel. Tous ces gens n'étaient là que parce qu'ils avaient joué de malchance. Telles des corneilles noires, les Blythe fondaient sur leur proie et s'emparaient des plus vulnérables. Et les recrachaient quand ils ne leur servaient plus à rien. Avant que Maisie n'occupe leur chambre, Lou et Pansy la partageaient avec Patricia, une fille plantureuse qui avait été congédiée après avoir pris un peu trop de poids.

— T'es d'une humeur massacrate depuis jeudi, poursuivit Lou. C'est sacrément dommage, je trouve. Ta gentille maman, avec son joli petit cottage. T'en avais besoin, de cette journée de congé.

Pansy hocha la tête. La journée était allée de mal en pis, quand Rowena et Verity l'avaient rappelée pour la réprimander d'avoir laissé tomber une braise sur le tapis – chose qu'elle était sûre de n'avoir pas faite. Qui des deux avait concocté cette histoire ? Chacune en était capable. Que diable Felix Blythe avait-il vu en cette vilaine Verity ? Elle était plutôt jolie et ses anglaises brunes étaient remarquablement brillantes, mais ses qualités s'arrêtaient là.

— Je ne veux pas avoir l'air d'une pleurnicharde, mais j'ai *besoin* de m'éloigner de tout ça une fois par semaine. De ces tâches ennuyeuses et de ces règles absurdes, de ces gens horribles et de ces *stupides* charlottes !

En proie à la frustration, elle tira sur la sienne. Elle n'avait jamais rien porté d'aussi inconfortable. Si sa mère la voyait, cela la ferait-il rire ou pleurer ?

Les servantes n'avaient pas le droit de porter de chapeau à l'église, de crainte qu'on ne les prenne pour des gens ordinaires. Elles se voyaient donc distribuer des charlottes fines et informes qui avaient un aspect ridicule et grattaient rudement. Ah, et qu'elles devaient acheter avec leurs propres gages. Les hommes, eux, étaient tête nue. Pour Pansy, qui n'avait jamais été vaniteuse mais s'habillait toujours avec goût et convenablement, les charlottes représentaient l'ultime dépouillement de leur dignité.

— J'ai demandé à Clarendon si je pouvais envoyer un message à ma mère, histoire de lui expliquer. Je pensais courir au magasin le confier à M. Ollander. Elle n'a même pas voulu me donner dix minutes pour le faire. Ma mère m'imaginait peut-être morte au fond d'un fossé, et Clarendon s'en fiche. C'est comme s'il n'y avait que ces satanés Blythe qui comptaient dans le monde entier.

— Je comprendrai jamais pourquoi tu trouves pas un autre poste, murmura Lou. C'est pas exactement ce qu'on pourrait appeler la belle vie, mais toi tu la détestes plus que la plupart d'entre nous. T'es une fille intelligente, t'es allée un peu à l'école. Il y a forcément un autre endroit pour toi, non ?

— Chut ! siffla Sarah.

— On ne parle pas !

La voix autoritaire de M. Benham flotta au-dessus de leurs têtes.